

venait de Dieu ou des hommes ; mais je ne sais si l'on a observé que les deux propositions peuvent être vraies.

“ Il est très-vrai, dans un sens inférieur et grossier, que la souveraineté est fondée sur le consentement humain : car si un peuple quelconque s'accordait tout à coup pour ne pas obéir, la souveraineté disparaîtrait, et il est impossible d'imaginer l'établissement d'une souveraineté sans imaginer un peuple qui consent à obéir. Si donc les adversaires de l'origine divine de la souveraineté ne veulent dire que cela, ils ont raison, et il serait fort inutile de disputer. Dieu n'ayant pas jugé à propos d'employer des instruments surnaturels pour l'établissement des empires, il est sûr que tout a dû se faire par des hommes. Mais dire que la souveraineté ne vient pas de Dieu parce qu'il se sert des hommes pour l'établir, c'est dire qu'il n'est pas le créateur de l'homme parce que nous avons tous un père et une mère.

“ Tous les théistes de l'univers conviendraient sans doute que celui qui viole les lois s'oppose à la volonté divine et se rend coupable devant Dieu quoiqu'il ne viole que des prononcances humaines, car c'est Dieu qui a créé l'homme sociable ; et puisqu'il a voulu la société, il a voulu aussi la souveraineté et les lois sans lesquelles il n'y a point de société.

“ Les lois viennent donc de Dieu dans le sens qu'il veut qu'il y ait des lois et qu'on leur obéisse ; et cependant ces lois viennent aussi des hommes puisqu'elles sont faites par des hommes.

“ De même, la souveraineté vient de Dieu puisqu'il est l'auteur de tout, excepté du mal, et qu'il est en particulier l'auteur de la société qui ne peut subsister sans la souveraineté.

“ Et cependant, cette même souveraineté vient aussi des hommes dans un certain sens, c'est-à-dire en tant que tel ou tel mode de gouvernement est établi et déclaré par le consentement humain.

“ Les partisans de l'autorité divine ne peuvent donc nier que la volonté humaine ne joue un rôle quelconque dans l'établissement des gouvernements ; et les partisans du système contraire ne peuvent nier à leur tour que Dieu ne soit, par excellence et d'une manière éminente, l'auteur de ces mêmes gouvernements.”

“ Il paraît donc que ces deux propositions : *la souveraineté vient de Dieu et la souveraineté vient des hommes*, ne se contredisent pas absolument ; pas plus que ces deux autres : *les lois viennent de Dieu et les lois viennent des hommes*.

“ Il suffit donc de s'entendre, de mettre les idées à leur place, et de ne les point confondre. Avec ces précautions, nous sommes sûrs de ne pas nous égarer, et il semble qu'on doit écouter avec faveur l'écrivain qui dit : “ Je ne viens point vous dire que la souveraineté vient de Dieu ou des hommes, examinons seulement ensemble ce qu'il y a de divin et ce qu'il y a d'humain dans la souveraineté.”

### Le dépeuplement des campagnes

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'extrait suivant d'un discours prononcé à une séance publique de l'académie du Gard, par M. G. de Labaume, l'un des hommes les plus considérés de l'agriculture méridionale :

En nous décidant à vous parler de l'agriculture, qui doit être la plus énergique préoccupation des amis de la prospérité de leur pays, nous avons espéré que le sujet plus haut mentionné obtiendrait toute votre sympathie, car quelque effort que l'on fasse, ce qui n'intéresse pas ne tarde pas à ennuyer.

La tendance à délaisser les travaux des champs date de loin, et ne fait que s'accroître. Déjà Pline reprochait aux Romains

d'outrager la terre en cessant de la travailler eux-mêmes pour la livrer aux bras des esclaves.

Aujourd'hui la main-d'œuvre est devenue la grande difficulté de l'agriculture. Il est certain que son prix a presque doublé depuis vingt ans, et que cette augmentation est en raison inverse du travail fourni.....

Le dépeuplement des campagnes, si rapidement progressif, constitue pour notre agriculture un danger qui devient tous les jours plus effrayant.

Laisant à de plus capables la tâche trop difficile pour notre insuffisance de déterminer exactement les causes et le remède d'un mal aussi menaçant, nous nous bornerons à quelques indications qui seront un simple prologue de nos études sur cette importante question.

Au lieu de chercher à amoindrir la funeste attraction des villes, on n'épargne rien pour en augmenter la puissance. Les ouvrages considérables réclamées pour l'utilité publique produisent toujours une diminution momentanée dans la population des campagnes.

Quel bien cependant peuvent faire au pays ces grands travaux d'un luxe sans mesure qui, pour embellir les villes, viennent dépeupler nos villages ? Ne dirait-on pas à voir ces folles dépenses, qu'on est embarrassé d'un superflu de richesses, pour lequel la trop grande prospérité générale ne permet pas de trouver un plus utile emploi ?

Ce n'est pas seulement par leur apparente beauté que les villes exercent sur nos villageois une attraction funeste. La trompeuse illusion d'une vie plus facile est bien un des motifs qui les appellent, mais il est bien douloureux de reconnaître aussi que c'est là qu'ils peuvent trouver plus de sécurité contre la misère et les maladies.

Pourquoi l'assistance publique ne serait-elle pas complètement organisée dans les campagnes, et mieux encore que dans les villes, si l'on se pénétrait bien de cette vérité, trop négligée aujourd'hui, qu'aucun plan pour secourir les pauvres ne mérite une sérieuse attention s'il ne tend à les mettre en état de se passer de tout secours.

La misère de l'homme des champs, presque toujours produite par quelque malheur immérité, est-elle moins digne d'intérêt que celle du citadin, trop souvent le résultat de la paresse et de l'inconduite ?

La différence entre les moyens d'assistance pour les pauvres des villes et pour les pauvres des campagnes est une flagrante injustice, contre laquelle devraient se réunir tous les hommes de bien. Il faut que les indigents, quelque soit leur résidence, puissent être aidés de la même manière. Il faut surtout que la bienfaisance publique parvienne jusqu'à ces quelques familles de travailleurs agricoles que l'on peut rencontrer encore flottant entre la gêne et la misère, et que le moindre accident vient priver quelquefois du salaire de leurs journées.

C'est en augmentant leur bien-être qu'on conserve à la culture des champs ces hommes qui lui sont indispensables, et que nous avons la douleur de voir s'en éloigner tous les jours.

On avait espéré qu'il serait possible de modérer le courant d'émigration qui nous alarme, en ouvrant devant lui de grands chantiers de travaux à proximité des villages ; mais les ateliers de construction des chemins de fer ont affaibli cette espérance. Beaucoup de nos cultivateurs, qui n'étaient venus s'enrôler comme ouvriers que momentanément, ont contracté, dans ce travail en commun, des goûts et des habitudes qui les ont éloignés du labourage. Plusieurs d'entre eux ont suivi les ateliers partout où on les a transportés, et c'est ainsi que l'agriculture ne pourra ressaisir de longtemps des bras qu'on avait cru ne lui emprunter que pour un court intervalle.

Quand l'homme fut créé pour qu'il travaillât,—*ut operare*